

L'ENQUÊTE CORSE

Récit d'une escapade réalisée en septembre 2014 qui n'engage que son auteur

Le débat était vif entre les membres du club, quant à l'amabilité des autochtones : accueil pas toujours à la hauteur, nourriture insulaire, boissons laissant à désirer. La liste des griefs était longue et laissait perplexe... Pour en avoir le cœur net, deux fins limiers du GTR sont désignés pour affréter une frégate, tel Marco Polo, et se lancent à l'aventure en faisant le tour de l'île, à leur façon, afin de se faire une idée plus précise sur tous ces on dit.

En descendant sur Toulon, port d'embarquement, nous faisons une halte au gîte d'étape FFCT d'Aubusson d'Auvergne. A notre grande surprise, dans le hall d'accueil trône un VAE (vélo à assistance électrique), comme si la Fédé en faisait la promotion !

Après un repas pris en commun, sur une grande table d'hôte, la polenta, quoique critiquée par certains, nous fait le plus grand bien. Il nous faut faire le plein de sucres lents, car la Corse, dit-on, n'est

pas du gâteau - elle s'apparenterait plus aux « montagnes russes » qu'au plateau du Neubourg - et elle va nous en faire baver.

Descendant la France en deux jours, nous pouvons musarder, et ainsi nous arrêter après Saint-Etienne, au col de la République, devant le monument érigé en l'honneur de Paul de Vivie, alias Vélocio, lui qui inspira



tant de cyclotouristes. Puis, suivant la mythique Nationale 7, nous stoppons au bord du Rhône, à Tain-l'Hermitage. Célèbre pour ses vignobles, cette bourgade le long du fleuve, est enfoncée au milieu de coteaux, aux pieds de vigne magnifiquement alignés. Ici tout est géométrique, bien ordonné. Cela donne envie de





goûter au breuvage local. Un pont ancien enjambe le fleuve. Nous y reviendrons dans d'autres circonstances.



Les crues



A boire avec modération

Après cette visite non programmée, nous poursuivons notre route par la N7, puis l'autoroute jusqu'à Toulon. Nous y arrivons vers 20 heures, pour un départ prévu à 21 heures. Un beau et grand bateau, jaune et blanc de la Corsica Ferries, nous attend. Après les formalités d'usage, une

longue queue se forme et nous sommes surpris par le nombre de remorques transportant des vélos et de véhicules les ayant soit sur le toit, soit à l'arrière, comme nous-mêmes. A l'évidence, nous ne serons pas seuls à bicyclette sur l'île.

Notre position dans cette cale est un



peu folklorique, coincés entre de gros poids lourds et une porte coupe-feu ; deux véhicules seuls sont positionnés de travers, le nôtre et un «California» VW immatriculé 47.

Notre cabine est correcte et le service à bord irréprochable. Un personnel italien, à la veste jaune, en nombre, est à vos petits soins. Idem au restaurant.



La SNCM, régulièrement en grève et en déficit, devrait en prendre de la graine. Quelle différence. Lors d'un autre tour de Corse, en 2006, j'avais choisi la Compagnie nationale. C'est comme le jour et la nuit. Cerise sur le gâteau : partis à l'heure (21 h), nous arrivons à l'heure prévue : 7 heures du matin à Bastia. Après un petit café sur la grande place, sous la protection de Napoléon, en habit d'empereur romain, tresse de laurier sur la tête. Nous prenons la direction du Cap Corse, par la seule route de la côte est.

Nous jetons notre dévolu sur un terrain de camping sympa, à Santa Severa, à quelques centaines de mètres de la grande bleue. Une plage, un petit port, des restaurants, il ne nous en faut pas plus pour commencer notre enquête.

Nos deux compères, que nous nommerons Marco et Polo, quoiqu'ayant déjà roulé ensemble, s'observent un bon moment. La cohabitation va-t-elle tourner au naufrage ? Allons-nous nous supporter deux semaines durant ? Vous le découvrirez au fil des pages. C'est un peu une vie de couple qui nous attend. En tout bien tout honneur, bien sûr.

La corde à linge tendue, les vélos à l'abri d'une toile, et les lits préparés (Polo est méticuleux, plie ses serviettes, tout est impeccablement rangé, dans de petits tiroirs, meubles à volet persienne, chaque chose est à sa place). Nous décidons d'aller nous restaurer. C'est donc à pieds que nous faisons le tour des menus. S'il y a un domaine où nous sommes rapidement tombés en accord, c'est bien sûr celui de la gastronomie. Assiettes souvent accompagnées d'un petit rosé, ou d'une excellente bière ambrée à la châtaigne nommée Pietra, voire d'eau pétillante dont nous découvrirons la source un peu plus tard, qui porte le nom du lieu : Orezza. Et tout cela donc made in Corsica.

Notre première impression, après ce premier repas, c'est que malgré son état d'île, nous n'y mourrons ni de faim ni de soif. En bord de mer, le poisson abonde, quant au brucciu (prononcer broutch), fromage local de brebis ou de chèvre, il accompagne de nombreux plats. Je choisirai à plusieurs reprises des cannellonis au brucciu et ce avec gourmandise.

Après ce succulent repas, nous faisons la digestion sur nos montures. Premier contact avec la végétation





de l'île en direction de Luri. Les plantes grasses, dont figuiers de barbarie, sont nombreuses au bord des routes.

Dans le cap Corse, il y a une départementale qui en fait le tour. Succession de montées et de descen-

tes, allant de marina en marina. Les autres routes sont des transversales qui coupent le cap d'est en ouest, ou vice versa. La Corse est en fait, une montagne posée sur une île. Pour la traverser d'est en ouest, nous avons rapidement compris qu'il nous faudrait toujours monter jusqu'au milieu de l'île ou du cap, et que pour revenir il allait falloir en faire autant. Donc pas de répit.



Dès que nous quittons le petit port, en re-

montant une vallée au cours d'eau asséché tout est à « gauche », dans notre jargon cyclo, et ce durant six kilomètres. Chênes-lièges, landes, châtaigniers, cactus et figues de barbaries bordent un décor sauvage. Le ciel est d'azur. Température : 24 degrés. Situation idéale pour pratiquer notre sport favori. C'est du vrai cyclotourisme comme on l'aime.

Le retour est beaucoup plus facile, puisqu'en descente. Cela n'a été qu'une simple mise en jambes,



mais les choses sont bien plus claires. Nous savons maintenant ce qui nous attend. De retour à notre frégate, il faut nous "organiser" pour la nuit, Marco en bas, Polo au premier étage. Malgré l'étroitesse du lieu, je dois dire que nous y avons passé de bonnes nuits réparatrices. Ce type de sommier est surprenant et confortable.

Jeudi 11 septembre 2015

Les choses sérieuses commencent. Me souvenant de mon précédent périple, j'avais repéré le col Saint Jean, en français, et le St Giacomo en corse ou italien. N'oublions pas que l'île a été occupée par l'état de Gênes, qui a fait construire de nombreuses tours de défense ou de surveillance des côtes, dites génoises.

Ce col nous permettrait de franchir le cap, bien plus près de Nonza, notre premier BPF, mais dans quel état est-il ? Etant en avance sur notre programme, nous décidons de le tenter, sachant que nous perdriions une journée s'il était infranchissable. Car entre la carte et la réalité, il y a la montagne et ses



impondérables. Du haut de ce col nous pourrions voir la mer des deux cotés du cap. De quoi émoustiller les cyclos que nous sommes.

C'est ainsi que nous prenons la direction de la baie de Sisco, où nous nous arrêtons dans un petit restaurant qui attire notre attention. En effet, des tables sont dressées au-dessus de l'eau. Il suffit de regarder à ses pieds au travers du plancher, le ressac frappe les rochers. Nous y faisons le plein. Nous délaissions la grande plage, car nous ne sommes pas là pour bronzer. Dès que nous quittons la ceinture de l'île, tout à gauche jusqu'au village de Sisco. L'église dépassée, un lacet serré, puis deux, puis trois, la route se dégrade progressivement. De gros nids de poules, un revêtement qui devient inexistant, puis un Y, et là la route n'est plus entretenue du tout. De grosses pierres, puis des rochers tapissent le sol, cela devient cassant. Nous nous regardons, et décidons de stopper là notre aventure. Nous ne voulons pas casser notre matériel le deuxième jour de notre périple.

Nous tentons l'embranchement passé, sur la droite, chemin de crête qui nous permet de belles photos. La mer scintille à l'horizon. Les bateaux sont des fourmis sur l'eau, et nous aurions aimé contempler ces paysages, bénis des dieux, plus longtemps, mais des marcheurs, venus de nulle part, nous dissuadent de continuer. Nous y reviendrons mais à pieds. Longue descente jusqu'à la mer, puis retour au camping. Ce n'est pas par là que nous franchirons le cap Corse, mais cette préparation nous a mis dans de bonnes conditions pour franchir le lendemain le col de Sainte-Lucie (381m).

Vendredi 12 septembre 2015



Ce matin, de bonne heure et de bonne humeur, nous avons aplani le décalage horaire, la fatigue du voyage, et avons fait connaissance avec le relief depuis deux jours, et ainsi nous avons hâte d'en découdre avec cette satanée montagne qui se refuse à nous. Cette fois, nous ne nous arrêterons pas à Luri. Les lacets s'enchaînent et nous montons régulièrement jusqu'au col. A un certain carrefour, la photo s'impose. Des pancartes nous incitent à la réflexion. J'ose

espérer que c'est là une exception. Le haut du col est beaucoup plus sympathique. La roche à nu et les pins maritimes courbés par le vent nous incitent à de nombreuses photos.

Par un sentier, on peut atteindre la tour Sénèque, philosophe exilé pour avoir séduit la fille de l'Empereur. Puis longue descente sur Pino. L'orage menace, et nous rencontrons un





cyclo chargé comme un mulet, qui se dirige vers le nord, mais devant la couleur ardoise des nuages, et la pluie qui commence à déverser leur contenu, change de cap. Tout au sud, comme nous, où le soleil persiste. En fait l'orage ne touche que le nord du cap. Les dieux cyclos sont avec nous.

Après Mariana, les montagnes russes continuent le long de la côte ouest. Juste avant Canari, une longue plage grisâtre nous fige d'effroi. En effet, elle est constituée de déchets d'amiante, due à son extraction sur les hauteurs, dans une mine à ciel ouvert. Une grande usine dont il





reste quelques murs de béton domine le site. Elle fut exploitée de 1926 à 1965. Quel gâchis, quand on pense aux milliers de morts, dus à ce minéral que l'on trouve brut, à l'état de minerai dans la nature. Que celle-ci est cruelle, quand l'homme tente de la dominer.

Dès le soleil revenu, les sujets prennent de la couleur. Nous pointons notre carte de route tout en nous désaltérant. Ô surprise, nos "47", voisins de cale de notre frégate, dans le ferry, nous surprennent, et sont tout heureux de nous retrouver. Et c'est tout à





fait réciproque, ayant sympathisés sur le bateau. Etant donné notre relative lenteur pour gravir le col de Sainte-Lucie, à l'aller, et les kilomètres s'additionnant, je programme une rentrée nocturne. II



faut dire que mon compagnon a pour habitude de mouliner plus que de raison. Équipé d'un Rolhof, l'équivalent d'un 28X30 ne lui fait pas peur. La « moulinette » est une invention française (Moulinex libère la femme, disait la publicité de l'époque). Elle a aussi libéré Polo. Il me fallait bien lui trouver un surnom. Cette fois, c'est fait : Polo la moulinette. Je lui laisse le soin de m'en trouver un ! Ce col, dans ce sens, nous paraît plus facile, et c'est vers 18 heures que nous rentrons au camp.

Pour une première randonnée, 80 kilomètres ont été couverts, comprenant deux cols, et de nombreuses côtes. Nous nous auto-satisfaisons de cette première. Les photos sont nombreuses car des aplombs vertigineux sur la mer sont sublimes.

Samedi 13 septembre 2015

Changement de région, nous arrivons en fin d'après-midi à Follelli, camping « Les Cascades », dans la vallée du Fium Alto. D'énormes rochers trônent au beau milieu de la rivière. Le bruit d'une cascade nous incite à nous rapprocher de l'eau. Ce cours d'eau tient plus d'un torrent qui descend de la montagne, que d'une sage rivière. Il ne faut surtout pas s'y installer trop près, un orage est si vite arrivé, modifiant sensiblement son débit. C'est donc prudents que nous nous installons à deux cents mètres de distance.

Dans notre deal de voyage, je pensais qu'en bon épicurien Polo élaborerait une cuisine trois étoiles. Il n'en fut rien ! Nous choisirons à chaque fois que nous le pourrons la solution restaurant. Quoique dîner en boîte peut avoir son charme. Nous terminons notre repas quand subrepticement une ombre, à vingt mètres, se déplace rapidement. Mais qu'est ce que cela peut-il bien être ? La traditionnelle vaisselle n'est pas encore commencée qu'à nouveau une masse brune s'approche, dans la pénombre. Puis sous notre véhicule. Mais c'est bien sûr un renard ! Polo se dresse brusquement, se rue à l'intérieur et sort un grand bâton de houx, préparé à la défense, et se met à courir après le « fauve ». Il revient bredouille, mais sanguin, je ne l'avais pas encore vu dans cet état. Une montée d'adrénaline qui ferait frémir un cardiologue. Rouge pivoine, toutes les injures y passent. Une torche à la main, Polo est furax ! La bête immonde est revenue plusieurs fois dans la soirée, et la chasse reprend de plus belle. J'ai rigolé ce soir-là, à en avoir les larmes aux yeux. Nous n'avons ni TV, ni Internet, mais qu'est-ce

qu'on a rigolé. On apprend le lendemain au petit déjeuner que l'animal a été apprivoisé par des campeurs, plus habitués au centre-ville que sensibilisés à la rage et aux dégâts réalisés dans les poulaillers. Pour Polo, c'est un voleur, vecteur de rage. L'ennemi des agriculteurs. Une calamité en



Eglise de Nonza



Pointage de la carte BPF

somme. D'où l'attitude excessive. Notre sac poubelle, quoique suspendu en hauteur, à une branche d'arbre a été gaffé par la bestiole durant la nuit, à la recherche de proies faciles.

Dimanche 14 septembre 2015

Ce matin, les frayeurs de la nuit passées, nous remontrons sereinement le Fium Alto. Dans une région qui nous apparaît comme la plus belle de l'île : la Castancia. En français, la région des châtaigniers. En effet, nous traversons des forêts entières de châtaigniers. Tous plus hauts les uns que les autres, aux bogues



bien plus grosses que sur le continent. Les plus grands mesurent vingt mètres de haut et deux mètres de circonférence.



Les châtaignes sont à la base de la nourriture des Corses. On en fait de la farine, donc du pain, et elles entrent dans la composition de nombreux plats.

Nous arrivons aux sources d'Orezza. Après la visite de la fontaine ferrugineuse (en





effet, il faut lui ôter son fer pour la rendre buvable), nous la buvons au bar éponyme où la photo s'impose.

Ressourcés, nous continuons de monter, allant de villages en villages perchés, d'où l'on découvre le clocher suivant, au détour d'un virage. Puis Piedicroce se découvre « brut » de pierre. Celui-ci n'est pas abandonné. Une auberge, « Le Refuge », cela ne s'invente pas, est le départ de nombreuses randos pédestres. Le

grand nombre de chaussures de marche l'atteste, au bas de l'escalier montant aux chambres. La terrasse domine la vallée, et l'on a vue sur le vallon d'en face. D'autres villages se devinent, grâce aux clochers d'églises qui pointent au-dessus de la forêt.

Nous continuons de monter en direction du col de Saint-Christophe, et nous nous arrêtons

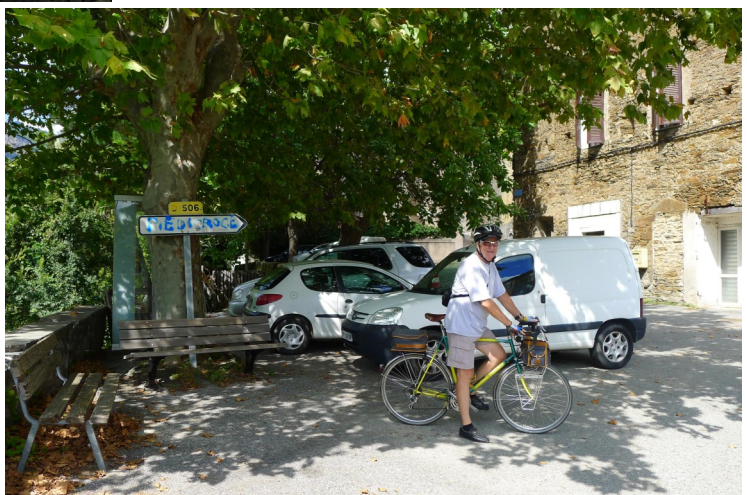


devant une imposante ruine, le couvent d'Orezza, ou du moins ce qu'il en reste. Haut lieu historique, puisque Napoléon Bonaparte, y rencontra Pascual Paoli en 1790, élu général de la nation Corse. Tiens, tiens. Il me semble que c'est un sujet qui est d'actualité. L'histoire voudrait-elle se répéter ? C'est ici que le clergé déclara la guerre de libération contre Gênes. Puis Croce et La Porta, où domine un campanile à cinq étages. Retour par une très longue descente d'une vingtaine de kilomètres,

toujours au travers des châtaigneraies . Total : 70 kilomètres de moyenne montagne, sans pluie. Quel pied. Viva la Castanicia !

Lundi 15 septembre 2015

Nous établissons notre campement à Francardo. Camping désert, où le propriétaire est non voyant. Nous nous in-



terrogeons au niveau sécurité. Mais son épouse nous rassure : ici il n'y a jamais de problème, soyez sereins. Après nous être installés, nous faisons connaissance avec les alentours. Polo, sûr de lui, m'invite à le suivre, boire un coup. Je suis en nus-pieds, sans mitaine, et sans casque, puisque nous ne faisons que visiter le village distant de quelques centaines de mètres. Le tour de celui-ci est rapidement fait. Aucun débit de



boisson ouvert. Nous décidons alors de prendre la D239 à grande circulation, pour pousser jusqu'à... Caporalino. Un nom qui restera gravé en nos mémoires à tout jamais. En effet, les véhicules en nombre, camions compris, nous frôlent et je manque, à plusieurs reprises, de perdre l'équilibre. Je répète : nus pieds, sans mitaine et sans casque ! Mais nous persévérons dans notre quête de la soif, et continuons à braver l'adversité, nous entêtant dans notre décision de **poursuivre**.

Oh, Caporalino n'est pas bien loin. Trois petits kilomètres. Mais dieu qu'il nous parurent longs, chaque véhicule nous doublant, créant des turbulences nous font zigzaguer. Mais pourquoi s'engager vers Caporalino ? Pourquoi ? Dans toute école de cyclotourisme, on apprend les règles élémentaires de sécurité. Je me rappelle soudain mon premier stage au Creps de Wattignies dans le Nord, animé par Serge Calonne, du club de Liévain. Les préceptes de Vélocio me reviennent. Je pense même, dans ce cas extrême, avoir re-



cours à notre créateur en lui priant de bien vouloir me laisser encore quelques années, à cyclo. Au moins assez de temps pour terminer les BPF (le plus beau challenge cyclo de France environ



40 000 kilomètres, le brevet de toute une vie).

Enfin nous atteignons la pancarte de Caporalino. Ici pas plus de bistrot qu'à Francardo. Et c'est donc bredouille que, la langue asséchée et la trouille au ventre, nous faisons demi-tour afin de quitter au plus tôt cet enfer !



Inutile de parler de la soirée. Il n'y a qu'un sujet. Vous devinez lequel.

Mardi 16
septembre
2015

Curieusement le camping est installé au milieu d'une boucle de chemin de fer, sur la ligne d'Ajaccio à Bastia, et nous enten-



donc la loco Diésel (genre micheline) arriver par la droite, puis devant nous, avant de disparaître sur la gauche. Comme réveil matin, ce n'est pas mal. Heureusement qu'il n'y a pas de train tous les quarts d'heure.

La D84 est sans problème jusqu'à Ponte Castirla, où nous longeons le « golo ». Ce nom ne nous fera pas faire "gologolo" dans la case. Une imposante poussière envahit le carrefour. En effet une machine dont l'énorme roue dentée d'environ 3 mè-



Un Corse au travail et un "GTRiste" en randonnée.

tres de diamètre attaque la paroi rocheuse, pour agrandir vraisemblablement la route. Nous franchissons le rideau opaque, en apnée, pour éviter d'en prendre plein les bronches, et montons un bon kilomètre, avant de nous apercevoir que nous ne sommes pas dans la bonne direction. Une centrale EDF nous barrant la route. Et re-rideau de poussière. Enfin nous voici dans la bonne direction de notre nouveau BPF, Corte.





Montée sévère jusqu'à Castirla Licceto. Longue descente sur Corte que nous apercevons au loin. Une stèle nous interpelle. Ici sont morts des pompiers luttant contre un incendie de forêt. Il y a beaucoup à dire sur Corte, ancienne capitale de la nation corse de Pascual Paoli (1755-1769). La citadelle domine la ville aux ruelles pavées de galets. C'est depuis 1765 une ville universitaire.

Nous déjeunons en terrasse dans le brouhaha d'une ville touristique, où les visiteurs parlent toutes les langues. Pour nous faire la digestion, nous nous enfonçons

dans les gorges de la Restonica, rivière qui prend sa source à 1711 mètres, dans le massif du Rotondo (2622 m), l'un des plus hauts de l'île. Elle forme des bassins (piscines naturelles) où les touristes se baignent. Aux châtaigniers, succèdent les pins « laricio ».

La route grimpe, dans un univers minéral, déchiqueté où des formes les plus fantomatiques surgissent. Au bout de 18 kilomètres, la route se transforme en chemin, où seuls les marcheurs continuent. Nous faisons donc demi-tour, en nous arrêtant aux endroits les plus spectaculaires pour prendre de nouvel-



les photos. C'est plus aisé à la descente. Retour par Corte et la même route qu'à l'aller. 80 kilomètres d'enchantement.

Jeudi 18 septembre 2015

Plage d'Arone (plus isolé, tu meurs) classée par le magazine L'Express, l'une des dix plus belles plages de l'île. Un lieu incontournable, situé non loin du golfe de Porto, de Capo Rosso, et de la réserve marine de Scandola. Elle est reconnue pour la qualité de son eau et la douceur de son sable fin. Le coucher de soleil y est exceptionnel.

Pour une petite touche d'histoire, une stèle rappelle que le 6 février 1943, le sous-marin *Casabianca* livra une importante cargaison d'armes aux maquisards. Nous sommes ainsi sur un haut lieu de la résistance corse, lors de la deuxième guerre mondiale.

Le camping à 200 mètres de la plage est simple, mais de nombreux Allemands, en cette période de l'année, partagent les emplacements. Les « Transporters » VW et les « marco-polo » y sont majoritaires. La nuit tombe vite, et c'est à la lampe torche que nous atteignons à pieds le resto du soir. Un aquarium y trône en son milieu et vous choisissez le poisson qui, après grillade, apparaîtra dans votre assiette. Plus frais c'est impossible. Il n'y a même pas besoin de le pêcher.

Jeudi matin, bien reposés, nous attaquons la seule route en direction de Piana. La route monte fortement, pas le temps de s'échauffer, tout à gauche dès les premiers cents mètres. Je suis « limite », et lorgne sur le Rolhof de mon alter ego. Après tout n'est-ce pas lui qui a raison. Au bout de plusieurs kilomètres, un parking, une baraque en bois débit de boisson, quelques tables et chaises, une halte bien salubre. En fait un départ pour marcheurs. Chemin qui atteint un promontoire rocheux, distant de 4 kilomètres, où culmine une tour génoise. Nous nous approchons du bar et attendons sagement assis sur une chaise. Personne ne bouge. Au bout de dix bonnes minutes arrive une petite dame, qui nous salue et cherche ses clefs pour s'apercevoir qu'elle les avait oubliée la veille au soir en quittant



l'établissement. Qui a dit qu'il y avait des voleurs en corse ? Le bar était resté clefs sur la serrure toute la nuit. Après notre rafraîchissement, nous reprenons notre ascension jusque Piana. Piana est une charmante bourgade, église typique, magasins de souvenirs en tout genre. Bien sympathique, mais que serait-elle sans ses célèbrissimes calanches. Ce site est inscrit à l'inventaire de l'Unesco comme patrimoine naturel de l'humanité.

Spectacle grandiose. La côte est incroyablement déchiquetée. La roche rouge de porphyre contraste



avec le bleu du golfe de Porto. Que de photos, à chaque virage, nouvelle perspective, nouvelle photo. Ce jour-là, nous n'avons pas fait beaucoup de kilomètres, 50 environ, mais quels paysages, quelle beauté. Il est vrai que l'ensoleillement était parfait. Les vues plongeantes étaient « irréelles ». Seul bémol, les cars de touristes et les gros campings-cars, ayant du mal à se croiser, ou à prendre les virages





en épingle, créent de longs bouchons et nous devons slalomer, inhalant les particules fines et autres polluants. Dommage !



Nous remarquons de nombreux véhicules, motos notamment, immatriculés « CZ ». Nous ne pouvons ici donner qu'un tout petit aperçu de notre ressenti, mais sachez que ce fut un des instants les plus forts de notre périple. Site cinq étoiles, à ne manquer sous aucun prétexte. L'accumulation des montées commence à peser dans les mollets et la soirée de repos, au bord de la plage, est la bienvenue.

Vendredi 19 septembre 2015



Passant par le col de Saint-Eustache (995 m), nous arrivons dans un paysage de désolation. Toutes les collines qui nous entourent ont leur végétation carbonisée. De nombreux troncs se dressent sans branche, noircis par le feu. Une odeur âcre règne. Malgré l'ancienneté relative de cet incendie (6 500 ha en 2009), aucun reboisement n'a été effectué. Hier encore luxuriante, cette étendue boisée, aux alentours d'Aullène,

n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir. Un drapeau flottant au sommet de la cabane bar du col nous intrigue. La présence de nombreux 4X4 immatriculés "SL" également. Le patron du lieu nous explique qu'en 1981 un avion DC9 slovène s'écrasa un jour de brouillard épais, un peu plus haut avec 180 passagers à bord et qu'il n'y eut aucun survivant. Un mémorial et des débris sont ainsi devenus lieu de pèlerinage, et l'on ne peut y accéder qu'à pieds ou en 4x4.



Un mot sur Santa Lucia de Tallano. Longtemps exploité dans une carrière du lieu, un filon de diorite orbiculaire a rendu ce village célèbre dans le monde des minéralogistes. C'est une roche « gris-vert » aux figures concentriques. Elle fut utilisée notamment dans la chapelle Médicis, à Florence. Un bel échantillon réside à la base du monument aux morts du village. Une scène de *L'enquête Corse*, film avec Jean Reno et Christian Clavier, a été tournée ici, sur la place, à la terrasse du bar-tabac Ortoli.



Samedi 20 septembre 2015

Arrivés dans la région de Zonza, simple carrefour de routes, où un village s'est développé. Pour moi, c'est un trou sur une bosse. Nous attaquons rapidement le plat de résistance de la journée : le col de Bavella (1 218 m). Dix kilomètres d'une belle route départementale, dont les vues sur les aiguilles éponymes nous permettent de belles photos. Curieusement découpées, elles sont à la montagne ce que sont les calanches à la mer. C'est aussi l'un des passages du GR20.



Moulinant à notre rythme, nous sommes dépassés par de nombreux cyclos allégés qui réalisent le tour de Corse de la FFCT, avec minibus d'assistance. Tous ces vélos sont ultra légers, alu ou carbone, aucune sacoche, avec leur plaque de cadre portant leur numéro. Ils font penser aux coureurs du Tour de France. Chrono et moyenne devant être les maîtres mots. Mais chacun trouve son plaisir là où il veut. Tout là-haut, le sommet et la traditionnelle photo. Nous ne faillissons pas à la règle.

Redescendus à Zonza, nous décidons de passer l'après-midi, dans le chaos de Paccionitoli par la bocca



(col) di Pelza , puis San Gavino de Carbini. En fait, nous sommes à présent au cœur du massif de l'Alta Rocca, au pianu (plateau) de Levie, mondialement connu, car abritant un des deux sites majeurs préhistoriques de Corse : Cucuruzu et Capula, le deuxième étant Filitosa, région de Figari.

Ce site date de trois époques. Il fut habité à l'âge de bronze, également à l'âge de fer (700 ans avant JC) puis jusqu'en 1249 de notre ère.

Lundi 22 septembre 2015

Ce matin, la mer est houleuse, et Marco n'ayant pas le pied marin, et connaissant les lieux, s'abstient et garde les montures. Polo intrépide, se lance dans l'aventure et embarque dans l'un des bateaux promenade dédiés. Deux heures de balade nautique. Vue de la mer, la ville de Bonifacio prend une toute autre dimension. Bâtie au sommet et au bord des falaises calcaires, c'est de là qu'elle prend toute sa splendeur. L'escalier du roi d'Aragon se découpe à flanc de falaise, haut de 187 marches taillées dans la roche. C'est la ville la plus méridionale de Corse. La vieille ville est juchée sur un étroit promontoire, modelé par la mer et le vent. Les rues d'époque sont restées dans leur jus, étroites, pavées, montantes ou descendantes, sont longées de hautes maisons à quatre ou cinq étages . Un escalier vertigineux relie la vieille ville haute, à la ville basse et son port. L'église Saint-Dominique ,édifiée par les Dominicains vers 1270, est d'une acoustique remarquable et accueille ainsi des groupes polyphoniques corses réputés.



Le cimetière marin de Bonifacio



L'escalier du roi d'Aragon



C'est de la mer que Bonifacio apparaît dans toute sa splendeur ...





Des fouilles ont livré la sépulture d'un squelette féminin : "La dame de Bonifacio" datant de 6 570 ans avant JC. C'est la plus ancienne trace de présence humaine en Corse. Le cimetière marin, composé d'un grand nombre de petites chapelles accolées, blanches, revêt un caractère propice au recueillement.





Il nous faudrait plusieurs jours, pour fouiller chaque rue, chaque édifice. Malheureusement, notre périple s'achève, et il nous faut reprendre la direction de notre hébergement. Quand au détour d'une rue, une voix s'élève. Une voix qui ne nous est pas inconnue. Ô surprise, nos amis du "47", Christiane et Luc, déjà rencontrés deux fois. Sourires, embrassades, photos souvenirs. A quand la troisième ?

Nous décidons alors de monter un dernier col. La Bocca d'Ar-

bia (126 m), modeste mais un petit dernier pour la route, cela ne se refuse pas. Au sommet de celui-ci, une petite route pittoresque attire notre attention, celle de l' Hermitage de la Trinité (219 m). C'est déjà un peu mieux. Polo la moulinette en met un bon coup dans les derniers lacets bordés de gros rochers granitiques. Ressemblant plus à la Bretagne qu'à la Corse.

Notre flair de cyclo ne nous a pas trompé. Le site est remarquable. Construit au milieu d'oliviers, chênes-verts, et d'énormes blocs de granit, l'oratoire, aujourd'hui dédié aux moines disparus de Thibérine a été maintes fois remanié. Ce site est habité depuis les temps préhistoriques. Puis longtemps par des Ermites.





Un dernier coup d'œil à Bonifacio et ses falaises qui se découpent entre ciel et mer. Retour au bercail. Avant de plier bagages, un déluge d'orage se déverse sur le camping et c'est donc arrosé pour la première et dernière fois que nous reprenons la direction d' Ajaccio où un bateau de la même compagnie qu'à l'aller, nous attend. Tout aussi jaune et ponctuel.

A Toulon, nous retrouvons

Luc et Christiane, avec qui nous prenons un petit café. Faisant plus amples connaissances, nous nous promettons de nous revoir. 450 kilomètres de vélo et autant en Marco-Polo. Nous avons été surpris par l'aspect sauvage de l'île. Les villages perchés qui se meuvent sont à la fois très beaux pour les vacanciers que nous sommes, mais posent la question du travail



dans l'île. De nombreux jeunes sont employés sur les côtes là où les touristes sont en nombre. Mais la saison terminée, il ne reste que le ramassage des châtaignes et la chasse (les sangliers qui prolifèrent). Avec trois clubs dans l'élite, la jeunesse se passionne pour le football.

L'île a été occupée par les Génois durant près de quatre siècles. Je vous invite à lire l'histoire de la Corse tant elle est riche en rebondissements. Tantôt envahie par les Espagnols, les Allemands, les Anglais et bien d'autres peuplades, elle n'est française que depuis 1769 après la bataille de Ponte Novo, perdue par Pascual Paoli devant les troupes de notre bon roi Louis XV.

Pas étonnant qu'ils voient les « Continentaux » avec suspicion, d'autant que certains, sans vergogne, construisent de grandes villas, sur des sites exceptionnels, avec vue imprenable sur la mer Méditerranée. Ces terrains, achetés très chers, font monter les prix et les insulaires ne peuvent plus suivre. On comprend mieux cet attachement que les Corses portent à leur terre natale. A leurs traditions aussi, chants polyphoniques, processions religieuses. Mais tout cela ne doit pas cautionner les agissements de certains extrémistes, qui emploient les armes pour régler leurs comptes. Les tags et les pancartes trouées sont de trop.

C'est ainsi que *L'enquête corse* se termine. Tous les commerçants rencontrés (campings, restaurants, épicerie) furent charmants, pas avarés d'explications sur les lieux visités. **Nous sommes prêts à y retourner**, même à Caporalino, mais cette fois bien équipés.

Marco et Polo

